

18 h 38



Premières et dernières pages
signées
Marie-Ève Boyer

Avec la collaboration et la complicité de
Mario Séguin
Mélanie Boyer
Nancy Gauthier
du collectif **Les Colporteurs de Songes**

XIII^e course à relais — Automne 2020
**Collectifs d'écriture de récits virtuels
de l'Outaouais (CERVO)**

— Nous avons un problème, Robert. La filature, ils ont perdu Bigras.

— Calvâsse, Jodoin ! C'est pas dur, suivre un gars. Vous allez me le retrouver, pis ça presse ! hurle Robert en se rendant dans son bureau.

Robert est capitaine de l'unité spéciale de la Surêté du Québec depuis maintenant 3 ans. Fier d'une carrière presque sans anicroche, il est près de la retraite et n'en est pas à sa première enquête. Par contre, celle-ci a un je-ne-sais-quoi qui commence sérieusement à lui taper sur les nerfs. L'enquête a commencé il y a maintenant 14 mois et, comme toutes les enquêtes, elle devait être simple et rapide. Mais... comme toutes les enquêtes, elle s'est rapidement compliquée.

Bigras, c'est son antagoniste à lui. Son Joker, son Moriarty, son Rizzuto. Il est un gangster puissant et extrêmement charismatique, qui semble évoluer au-dessus de la mêlée. Sans trop d'ennemis connus, il s'en fera certainement au fil du temps, mais bref... Roi et maître du territoire d'Aylmer et du Pontiac, il est le sage. Non seulement, c'est par lui que passent toutes les transactions, même les différents clans et familles viennent souvent lui demander des conseils. Que ce soit pour donner des leçons à un p'tit frappé qui se pense invisible et qui croit – pas très longtemps – qu'il peut impunément enfreindre les règles du monde interlope. Bigras fait partie de cette nouvelle génération de criminels : un démon à deux têtes qui trône tout en haut de ce qui était autrefois la pyramide du monde organisé. Les motards d'un côté, la mafia de l'autre et les gangs de rue qui y sont rattachées par nécessité – ou par obligation – la différence est nébuleuse.

La rencontre de Robert et Bigras remonte déjà à quelques années. Robert était sergent à la section du crime organisé de la SQ, et avait déjà arrêté Bigras. C'est presque un beau souvenir, lors de la spectaculaire descente d'un des casinos illégaux du Pontiac. Bigras était jeune, fou et très effronté. Il avait insulté Robert avant de réussir à se déprendre et à fuir au moment où on lui passait les menottes. Quelques kilomètres de sprint, Bigras et Robert étaient par terre, l'un par-dessus l'autre, comme des grands frères qui se chamaillent. Bigras lui avait craché au visage et Robert lui avait répondu d'une droite pas très discrète. Ce coup de poing venait de sceller leur relation. Il se souvient même de l'heure en entrant dans la voiture de police : 18 h 38 !

Jodoin prend son téléphone et appelle l'équipe de filature.

— OK, les gars, venez-vous-en au poste pis on va se refaire un plan. Le boss est en beau maudit... pis y'a raison !

— Ouais mais, tsé, on l'a vu rentrer dans l'bar, on a attendu pis y'é pas ressorti. Charles est allé en-dedans pis y'était pu là. Qu'est-ce que tu veux qu'on te dise. La porte des cuisines était grande ouverte, on l'avait en visuel, pis y'é pas sorti par là non plus. Faque, à moins qui se soit envolé... Je sais crissement pas quoi te dire...

— C'est bon, arrivez. Mais y'a quelque chose de pas normal pis j'aime pas ça. On était ben préparés, pis on a merdé. On va essayer d'arranger ça... Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse d'autre ! Bon, je vous attends.

Robert est assis à son bureau et sent son téléphone vibrer. À part sa femme pis ses chums, personne n'a ce numéro. Il regarde l'afficheur.

— Calvâsse, encore 18 h 38 ! C'est ben bizarre ça, se dit-il pour lui-même en glissant son doigt vers la droite pour répondre.

— Hey Bob, j'te dérange-tu ? Tu dois être encore ben assis dans ton fauteuil de pousseux de crayons... Tu finis pas à 5 heures, toé ?

— Bigras...?!

Robert regarde discrètement sa montre, comme si Bigras pouvait le voir : 18 heures 38.

— Ben oui, Bob, c'est moé. Je te retiendrai pas longtemps, juste pour te dire que si jamais tu veux qu'on jase, envoie pas tes gars. Tu me connais, je suis jamais ben loin.

Le silence qui a suivi a encore plus insulté Robert, qui a raccroché en sacrant avant de prendre son manteau et de claquer la porte de son bureau pour rentrer chez lui.

Le lendemain, la journée passe sans nouvelle de Bigras et Robert se permet de quitter sa pile de rapports pour aller se chercher à manger. Par réflexe, Robert regarde inmanquablement la grosse horloge du hall d'entrée de l'édifice : 18 h 38.

Deuxième partie — *Mario Séguin*

Jodoin se préparait à sermonner ses gars chargés de la filature de Bigras. Pourtant, ce n'était pas la première fois que ses hommes suivaient une piste et effectuaient une surveillance serrée. Qu'avait-il bien pu se passer pour qu'ils perdent la trace aussi futillement ? Un gars ne peut pas disparaître dans la nature comme un fantôme ! Il devait trouver une explication pour son boss. Il claqua des doigts en songeant à une perspective.

D'un clic de souris, il alluma son ordinateur. Rapidement, il situa le bar en question sur le logiciel spécialisé de géolocalisation de la Sûreté du Québec. Il repéra sans mal les constructions adjacentes : d'un côté, une pizzeria occupait le rez-de-chaussée d'un immeuble à deux étages, de l'autre, un stationnement municipal et un entrepôt de la ville.

À qui appartenait cette pizzeria ? Deuxième recherche. La réponse apparut à l'écran.

— Victor Laliberté, propriétaire, Pizzeria Chez Pépé.

Une consultation rapide dans le fichier de la SQ lui confirma que Laliberté avait une série d'infractions à son compte. Rien de bien particulier : contraventions de vitesse et de stationnement toujours non payées. Quelques-unes remontaient à plus de deux ans. Une note au dossier attira son attention :

« Deux vérifications pour possession de cocaïne en 2018 et 2019 se sont avérées vaines. Aucune preuve n'ayant pu être trouvée sur place. »

— Tiens, tiens. L'étai se referme lentement, on dirait.

Ses hommes entrèrent dans son bureau en coup de vent au moment où il quittait le fichier sécurisé de la SQ.

— Avez-vous noté quelque chose d'anormal à la pizzeria à côté du bar ?

— Pas vraiment, répondit Langlois. On focussait sur le bar.

— On va organiser une visite à la pizzeria. Je viens de découvrir que le proprio a fait l'objet de deux vérifications dans les années passées pour possession de coke. Aucune preuve n'a été trouvée. Je parie que le bar et la pizzeria sont partenaires dans des activités pas trop catholiques.

Robert marchait en direction du resto thaï situé à un coin de rue de l'immeuble de la SQ. Depuis le coup de fil d'hier, la fébrilité l'habitait et ne l'avait plus quitté. « Qu'est-ce qu'il me veut, ce câlisse-là ! »

— Comme si j'avais besoin d'une enquête compliquée à quelques mois de ma retraite, marmonna-t-il alors qu'il pénétrait dans le resto.

Bigras le surveillait depuis la banquette arrière de son VUS stationné de l'autre côté de la rue. Il connaissait bien les comportements de Robert, depuis le temps qu'il le faisait épier. Aucun détail ne lui manquait : à quelle heure il arrivait au bureau, à quelle heure il quittait le soir, quelles étaient ses habitudes pour les repas, ses restos favoris ! Ses sbires lui avaient même offert de lui rapporter à quelle heure il baisait les fins de semaine !

Pour le narguer, il pitonna le numéro de Robert sur son téléphone. Bigras vit Robert porter l'appareil à son oreille.

— Juste pour te dire, mon Robert, qu'il est un peu plus tard que 18 h 38 !

Il raccrocha sans rien ajouter d'autre. La trouille s'installerait dans le ventre de Robert comme il le souhaitait. Satisfait, il fit signe à son chauffeur de quitter l'endroit.

Le cœur de Robert battait à tout rompre. L'adrénaline se manifestait soudainement à une vitesse qui lui fit tourner la tête. Dehors, sur le trottoir, il scruta les alentours. Rien de suspect n'attira son regard.

Durant les jours qui suivirent, il fut sur le qui-vive. Et à chaque sonnerie de son portable, l'anxiété le gagnait. Il avait hâte de connaître l'issue de la vérification qu'il avait autorisée. Jodoin devait lui faire rapport avant la fin de la semaine.

Le vendredi arriva enfin. Long week-end de l'Action de Grâce. Trois jours de congé en perspective. Loin des tracas du bureau et de cette enquête qui n'aboutissait nulle part. Il avait promis à sa conjointe de rentrer à la maison à une heure raisonnable. Mais le compte-rendu de Jodoin l'agaçait, et il devait diriger son équipe de limiers avant la fin de semaine. La vérification n'avait fourni rien de plus. Chou blanc. Une autre fois. Exaspéré, il assena un coup de poing sur la table. Comment faire pour trouver le talon d'Achille de ce sacrement de Bigras ?

— Calvaire ! Il est 18 heures passé...

Puis, son portable vibra sur son bureau. Numéro masqué !

— Toujours aussi zélé, mon Robert ? Je ne t'oublie pas. Ça va faire 5 ans le 31 octobre. Va falloir fêter ça...

Silence.

— Dis-moé pas que t'as oublié, Robert. Je t'en dois un sa yeule...

Troisième partie — *Mélanie Boyer*

Jodoin descendait les escaliers vers la voûte où, lui avait-on dit, Robert s'était engouffré quelque 30 minutes plus tôt. Il passait les boîtes et les classeurs, guidé par les grommellements de son patron.

— Robert ?

— Rmmm...

— Sylvie m'a dit que vous étiez ici, je peux vous aider ? J'ai fini ma journée.

— Kessé que j'ai ben pu lui faire, crisse ?!

— À Bigras ?

— Il m'a dit « ça va faire 5 ans à l'Halloween, blablabla », « comment ça se fait que t'as oublié, blablabla ». Crisse, y'a assez de ma femme qui m'achale avec ça, des anniversaires !

Retenant son rire, Jodoin reprit son sérieux et déduisit que son patron cherchait ses vieilles notes d'il y a 5 ans, pour tenter de se rafraîchir la mémoire.

— Je l'ai déjà arrêté, mais ça fait ben plus longtemps que 5 ans... pis, ben il peut pas m'en vouloir pour ça non plus !

Jodoin recula lentement, tourna les talons. Il voyait bien que Robert était dans son petit monde. Ils n'étaient que deux, mais il se sentait de trop.

Un verre de scotch avec deux glaces, Robert était assis devant des piles de papiers et de carnets : sa paperasse de cette année-là. Il remettait soigneusement dans les boîtes tout ce qu'il savait ne pas être lié à Bigras ou qui s'était passé avant l'été 2015.

Dans ce qui restait, rien pour éclairer sa lanterne. Il y avait trois explications : primo, il n'y a effectivement aucune information pertinente dans tout ce fouillis pour comprendre ce à quoi Bigras faisait référence; deuzio, il n'avait pas porté assez attention ou sinon, il ne faisait pas le bon lien. Il pencha pour la deuxième option.

Il laissa le scotch pour un bon café et ressortit tous les papiers de la boîte.

Victor Laliberté était assis au bar, voisin de sa pizzeria et jasait avec le barman. Ce dernier remarqua son air dépité. Il en avait tellement vu des faces longues de même : ahhhh l'argent...

— Les temps sont durs, hein ?

— Mouin...

— Le plus dur j'trouve, c'est de trouver du monde fiable. Je gère ce bar-là depuis ben proche deux ans, pis crisse que c'est *tough* d'avoir des employés qui ont d'allure!

— Ouin, je sais... Moi, c'est pareil. Quelqu'un m'avait recommandé un jeune, mais finalement ça marche pas pentoute. Il fait ce qu'il veut, pis ça c'est quand ça y tente. Je l'ai mis à porte il y une semaine.

— OK, pis là, tu te tapes sa job en plus de la tienne en attendant de trouver un autre pas bon !

— Ouin.

— Ben moi, j'en connais un gars qui pourrait faire ton affaire. Je l'ai déjà engagé ici, pis y'était bon en maudit. Sauf qu'y a eu une offre qu'il ne pouvait pas laisser passer

mettons, faque y'é parti. Mais moi je suis *full-staffed* et il vient de finir son contrat. Veux-tu que j'y parle ?

La tête de Victor se releva d'un coup.

— Ben voyons, toé, ça m'tomberait ça yeule de même, là ?

— Ben pourquoi pas ? Peut-être que tu l'aimeras pas, pis qu'tu vas trouver qu'y a une face de cul. Je l'sais pas. Mais s'il est comme avant, je l'engagerais n'importe quand !

— OK, appelle-le !

Vers 4 heures du matin, Bigras et Jeff faisaient les comptes.

— Heille, boss. J'savais pas que Bert travaillait pu pour Victor !

— Ben non, calice... pas fiable d'osti ! C'est moi qui l'avais placé là en plus ! J'te dis que ça m'a fait plaisir de lui faire savoir ma façon de penser, mettons ! Heille ! Livreur, osti ! Quand t'es même pas capable d'être livreur de pizza... Maudit cave.

— Ouin, pas la plus *bright* des lumières... Mais je pense que j'ai une nouvelle qui va vous faire plaisir.

— Envoye donc, j'en ai besoin !

— J'ai proposé à Vic de lui présenter un bon gars pour la job.

— OK... Qui ?

— Gilles.

— Ha ben, tabarnak ! Tu parles d'une bonne idée !

Robert prend la main de Jeff pour l'attirer vers lui et lui faire une accolade !

— Tu parles d'un bon *move* ! Heille... tu comprends vite, toi. Tu vas aller loin.

Jeff, fier comme un paon, bomba un peu le torse et son moment de gloire fut interrompu assez rapidement...

— Il va falloir qu'on aille placer les affaires d'abord. Tu me diras quand il va commencer pour que je puisse avertir mon monde tranquillement pas vite.

— Je lui ai beurré ça ben épais, ça m'étonnerait ben gros que ça marche pas ! D'après moi, Gilles sera là la fin de semaine prochaine au plus tard.

– Wow ! Ça... [silence] Ça là. C'est vraiment cool.

Quatrième partie – *Nancy Gauthier*

Robert s'acquitte de ses tâches sans broncher cette fois. Sa femme lui a dressé une longue liste de travaux à l'extérieur pour qu'il se change les idées. Elle sait que son enquête tourne en rond et qu'il fatigue. « L'air frais va lui faire le plus grand bien, » lui dit son conscient. « Prends ça pour être rentré tard hier soir ! » pense son subconscient.

– J'ai tout fini ! Ça fait du bien de travailler fort de temps en temps, pis l'terrain est tellement propre maintenant. R'garde comme c'est beau ! Qu'est-ce qui sent bon d'même ?

– Je nous prépare une fondue chinoise pour souper.

– Ahhhhhh non ! Ça va prendre une éternité à manger !

– Va donc prendre un bon bain. T'as travaillé fort toute la journée. J'sens que t'en as besoin. Pis ça va peut-être te nettoyer l'caractère en même temps ?

– Calvâsse, Mona, tu l'sais que j'aime pas ça manger d'la mousse !

– Trois bouchons, Einstein, pas la moitié d'la bouteille !

« Ma femme me prend vraiment pour un idiot, comme Bigras d'ailleurs. Mais est-ce qu'un idiot aurait pensé à installer une télé dans salle de bain ? Non monsieur. Tant qu'à être obligé de tremper dans l'eau, aussi ben en profiter. »

Très intéressant le documentaire de la BBC sur les tigres. Saviez-vous que pour vous protéger d'une éventuelle attaque, portez un masque ! Pas celui contre les microbes. Un masque au visage humain. Il n'a même pas besoin d'être élaboré. Le truc, c'est de le porter de façon à couvrir l'arrière de votre tête. Comme le tigre attaque ses proies de dos plutôt que de face, s'il décide qu'il veut se faire votre peau, il sera incapable de trouver votre dos et va sans simplement tourner en rond autour de vous.

– Ah ben tabar...

Robert consacre toute la semaine qui suit à la réalisation de son nouveau plan, en collaboration non seulement avec Jodoin, de la filature, mais également avec deux nouvelles unités.

– Opération Tigre ? Kessé ça ?

— J'vas tout vous expliquer ça. Jodoin, tu connais Larimée, de la contrefaçon et Tardif, de l'infiltration ?

— Oui, on se connaît.

— Depuis l'début de l'enquête, entame Robert, Bigras est introuvable. On tourne en rond. Comme un tigre qui tourne en rond autour de sa proie qui porte un masque. Ça fait que là, on arrête de pourchasser Bigras pis à place, c'est lui qui va volontairement enlever son masque.

— Robert, mes gars sont bons. On a juste besoin d'un peu plus de temps pour réussir à trouver le bon angle. C'est pas en abandonnant qu'on va réussir !

— Tes gars sont très bons. Mais tes gars peuvent pas réussir parce que y'en a pas d'angle dans un cercle.

— Ahhhhhh ! C'est ça, le tigre ! Alors comment on va réussir à convaincre Bigras de laisser tomber son masque ?

— On va devenir *sentimentals* avec lui...

— Euh, Robert, j'pense que vous voulez dire qu'on va jouer sur ses sentiments.

— Peu importe, poursuit Robert. Bigras, y'a du charme. Y'a besoin qu'on s'intéresse à lui. Y'est narcissique grandiose. Ça fait tout près d'un an et demi qu'on lui donne de l'attention, pis nous on n'a rien eu en retour. Comme dirait ma femme, c'est une relation qui penche d'un bord. Ça fait qu'on va inverser la balance. On va l'ignorer, pis c'est lui qui va nous courir après. Pis en plus, on va accélérer le processus avec une carotte. Un jouet qu'y a pas. De l'argent.

— Euh, boss, Bigras est déjà riche.

— Je veux dire des billets imprimés sur commande. Pis des gars comme Bigras, y'en veulent toujours plus.

— Ahhhh, c'est pour ça les plans de la vieille imprimerie du Vieux-Hull pis les gars de la contrefaçon ?

— Exact. Larimée, tu vas nous préparer une imprimerie ici, dit Robert en pointant un édifice sur la carte, avec une machine truquée, tsé le genre qui fait croire qu'on imprime des faux billets, mais juste avant que le faux billet sorte de la machine, y'est *switché* avec un vrai.

— OK, j'te prépare ça pour jeudi.

— Tardif, tu vas nous monter une petite équipe de gars sous couverture — ou de filles pour pas être sexiste — pis tu vas les installer à l'imprimerie. Il faut qu'ils aient l'air d'être des professionnels de la contrefaçon qui reviendraient tout juste des États-Unis,

après un séjour pour perfectionner leur compétence avec les billets américains. Les billets canadiens, trop compliqué à organiser en une semaine. Pis on a besoin de faire sortir Bigras de son environnement. On va l'plonger dans l'inconnu sur tous les plans. Ça va le rendre fou de penser que de la contrefaçon lui passe sous le nez, avec des contacts qu'y connaît pas, pis tout juste un peu en dehors de son territoire.

— OK, j'te prépare ça pour jeudi aussi. Sauf que j'comprends pas comment on va infiltrer le monde de Bigras en installant des agents à un endroit précis, sans qu'y bougent.

— On inverse la balance, cette fois. C'est Bigras qui va nous infiltrer. On va faire passer le mot sur notre imprimerie cette semaine à la prison. Bigras a un gars qui sort vendredi, un certain Gilles.

— Et mon unité, demande Jodoin, c'est quoi notre rôle ?

— Vous allez vous tenir prêts pour l'instant. On pourrait vous demander de filer Bigras ou son monde, ou on pourrait vous demander de filer notre équipe de l'imprimerie, juste pour faire un gros show pour Bigras.

À la fin de la semaine, tout était en place. On avait même réussi à manipuler la presse, laquelle avait faussement avisé les lecteurs de garder l'oeil ouvert pour de faux billets américains d'excellente qualité en circulation depuis peu dans la région. La presse annonçait également, toujours faussement, que l'enquête sur Bigras avait « foiré » en pointant Robert du doigt, lequel aurait maintenant été affecté à une affaire de blanchiment d'argent américain dans le Vieux-Hull.

Conclusion — *Marie-Ève Boyer*

Gilles avait passé les derniers 5 ans en dedans. Il s'était fait prendre pour possession de cocaïne.

— Gilles, crisse que j'suis content de t'voir. Pis comment ça été en dedans ? Les screws m'ont dit que t'avais été tranquille. Un bon petit détenu, dit-il en riant.

— Fais pas chier Jeff. C'est long longtemps en-d-dans. Même si t'es logé, t'es mal nourri en tabarnak. Amène-moé donc manger un bon steak quelque part pis on jaspera.

Robert était assis à son bureau le sourire aux lèvres. Son téléphone sonna et il prit l'appel en remarquant l'heure... 18 h 38. Encore, se dit-il en décrochant...

— Pis Bob, j'ai été ben triste d'apprendre dans le journal qu'on fera pu affaire ensemble. Mais ça nous empêchera pas de fêter le soir du 31.

— Quoi ? Tu m'invites à ton party d'Halloween ?

Mais il était trop tard, il avait déjà raccroché. Robert sourit, il savait qu'il retrouverait Bigras bientôt... et cela serait le dernier gros coup de sa carrière.

Assis au Sterling, un steak frites devant eux, Jeff et Gilles parlent de ce qui s'est passé dans l'Outaouais depuis que ce dernier est à l'ombre.

— Les motards sont sortis depuis SharQc, ils reprennent tranquillement leur territoire, sans trop s'imposer pour le moment et en forgeant des alliances avec les Italiens et les gangs de rue.

— Les gangs de rue sont pas fiables, sont imprévisibles. T'é certain qu'on devrait les *truster* ?

— Ils font les jobs qu'on veut pas faire, sont... disons... pratiques. Pis parlant de job, j'en ai une pour toi. *Legit*, à part de ça.

— Ah ouin, ben tabarnak, je savais que tu me laisserais pas tomber, mon chum. C'est quoi ?

— Pas grand-chose, mais ça va te permettre d'être « low profile » pour un boutte. La pizzeria à côté du bar se cherche un livreur fiable. Y'en avait trouvé un mais il faisait pas l'affaire. Faque j'ai dit à Victor que tu serais intéressé. T'en penses quoi ?

Sur ces mots, Jeff reçoit un appel de Bigras qui lui dit de venir le voir maintenant.

— Grouille, dit-il à Gilles. Le boss veut nous voir. Pis y'a pas l'air ben content.

En arrivant au local, Bigras était à l'extérieur et faisait les cent pas. Immédiatement, Jeff est devenu nerveux, son boss de mauvaise humeur, ça finissait rarement bien.

— OK, là. J'ai appris qu'il y a de la fausse argent qui circule pis que ça vient pas de nous autres. Je veux que tu me trouves qui imprime et que tu lui expliques comment ça marche icitte. Je veux savoir qui, comment, pis où. C'est clair ?

Jeff le regarde et comprend qu'il doit trouver des réponses. Pendant que Bigras retourne à l'intérieur, les gars se mettent en route, mais Jeff fait un premier arrêt pour déposer Gilles.

Tardif était assis au comptoir de Chez Pépé et mangeait sa pointe de pizza quand Jeff et Gilles entrèrent dans l'établissement.

— Victor, c'est Gilles, le gars dont je t'ai parlé, il est prêt à commencer quand tu veux.

— Tant mieux, tu commences maintenant. Tu prendras mon char pour aujourd'hui. Voici les pizzas à livrer.

— C'est bon, j'y vas. Bye, les gars, dit Gilles en prenant les pizzas et les clés de la calèche de Victor.

Jeff s'assit au comptoir et s'empara d'une pointe de pizza. Il parlait de tout et de rien avec Victor. Ce dernier lui dit que depuis quelque temps, il y avait des faux billets de banque américains et que ça faisait quelquefois que des clients essayaient de lui en refiler.

— Ouin, c'est bizarre ça. Y viennent d'où, tes clients ?

— Je l'sais-tu moé, de partout j' imagine.

Tardif en profita à ce moment-là pour laisser un faux billet de 20 \$ pour payer sa facture et quitta aussitôt avant même que Victor n'ait pu réagir. Jeff regarda Victor et comprit rapidement que le billet était faux et se lança à la poursuite du client qui venait de sortir.

— Heille ! Toé ? T'as essayé de refiler un faux billet à mon chum, Victor. T'as pris ça où, ce billet-là ?

Tardif sourit intérieurement... Maudit qu'il y a des criminels qui sont cons et prévisibles.

— Je le sais pas moé, j't'allé m'acheter un café au Quickie sur Sacré-Cœur. Le caissier m'a donné du change avec c'te vingt piastres-là. Pourquoi ? J'vais aller le payer ton chum, j'm'excuse.

— Hein !? Ouin, t'étais mieux, lui répondit Jeff en se dirigeant vers sa voiture.

Tardif retourna au restaurant pour payer le Victor en question tout en textant Jodoin pour lui dire que le crapet avait mordu à l'hameçon. Jodoin mit tout de suite Robert au courant. Ce dernier ne voulait pas être trop content... Il ne fallait pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

Pendant ce temps, Jeff se rendit au Quickie pour voir s'il pouvait tirer les vers du nez du petit caissier en question. Espérant que ce soit un de ces jeunes pour qui un billet de 100 \$ fait toute la différence.

Après quelques jours d'interrogatoires aux quatre coins de la ville, Jeff pu finalement donner une bonne nouvelle à Bigras.

— Enfin, c't'à peu près temps que tu m'arrives avec des bonnes nouvelles, on est le 30 octobre, sacrament. Je suis en plein préparatif pour demain.

— J'l'sais, boss, mais c'est *fucking* gros... Y'a une gang qui a loué l'ancienne imprimerie nationale pis qui imprime des faux billets américains d'une crisse de bonne qualité. Je leur ai fait comprendre que toute transaction doit passer par le roi de l'Ouest. Un certain Larimée devrait t'appeler aujourd'hui, sinon je lui ai dit que je lui rendrais une petite visite.

— Crisse le roi de l'Ouest, on se calme le gros, mais je vais le prendre comme un compliment. Bon, j'attends de ses nouvelles d'abord, pis je retourne à mes préparatifs.

Comme il terminait sa phrase, un gros SUV s'approcha de Bigras et de Jeff. Larimée sortit du véhicule. salua Jeff de façon cavalière et s'adressa à Bigras.

— Comme ça, c'est toé, le roi de l'Ouest. T'es facile à trouver en crisse pour quelqu'un qui veut rester sous le radar.

— Heille, mon tabarnack, tu commences ben mal, je suis pas d'humeur.

— Les nerfs, c't'une joke. Je suis juste venu t'inviter demain à visiter nos installations. Jeff est passé mais il m'a dit que tu voudrais voir toi-même faque j't'invite. Demain, vers 6 heures.

— C'est bon, je vas être là. Asteure, dégage, j'ai des affaires à faire.

Le lendemain, Robert entra dans son bureau et vit sur sa table de travail, un bouquet de fleurs bien garni. Une carte lui souhaitant un bon anniversaire l'accompagnait. Le sang de Robert se mit à bouillir.

— Quéssé ça, c'te niaiserie-là ? Sylvie !!!!!!!!!!!!!??????????

Sylvie accourut dans le bureau et regarda Robert, rouge homard.

— Oui, Monsieur ?

— Les fleurs ? C'est quoi, c'te niaiserie-là, à matin ?

Sylvie savait que peu importe la réponse qu'elle allait lui donner, son patron allait être de très mauvaise humeur et que la journée serait longue.

— Elles sont arrivées ce matin très tôt par courrier. Je pensais qu'elles venaient de votre femme alors je les ai déposées sur votre table de travail. Elles sont vraiment belles, se risqua-t-elle.

— On est quelle date, aujourd'hui, Sylvie ?

— Le 31 octobre. C'est l'halloween.

— Le tabarnack ! Ça s'peut-tu être baveux d'même. Sylvie, trouve-moi Langlois, pis ça presse ! Je veux l'avoir en avant de moi dans 5 minutes max.

Sylvie regarda Robert et quitta le bureau en ne comprenant pas trop de qui il parlait, mais à voir le visage de son patron, elle plaignait le pauvre gars qui lui avait envoyé ces fleurs. Robert enragé s'assit à son bureau.

Il regarda sa montre: 6 h 38. La journée va être longue, se dit-il.

Dans le courant de la journée, après le *debriefing* de Langlois sur la visite de Bigras à l'imprimerie, Robert se sentait déjà mieux. Disons que le fait qu'il n'ait pas reçu d'appel de Bigras de la journée aidait certainement son moral.

Le soir venu, tous les policiers affectés à l'affaire étaient en poste pour appréhender Bigras à la fin de la visite. Cependant, il ne se pointa pas au rendez-vous et Robert entra dans son véhicule pour retourner au bureau.

Bigras était assis en arrière et tira sur la gâchette.

« 18 h 38, et le Capitaine Robert Bruneau n'est plus. »

F I N